

«Con licenza de' Superiori»

Studi in onore di Mario Infelise

a cura di Flavia De Rubeis e Anna Rapetti

«Et les grenouilles crient de joye»: Laurent Joubert et la qualité des eaux

David Gentilcore

Università Ca' Foscari Venezia, Italia

Abstract We tend to assume that in pre-modern Europe people did not drink water, considering it too risky and generally unhealthy. And yet, communities went to great lengths to ensure a supply of fresh water. The difficulty for the cultural historian is water's very banality and ambiguity. This is why the little-known *Traicté des eaux* (1559), by French Renaissance physician Laurent Joubert, is such a valuable source. With reference to the water of Montbrison, where Joubert was practising medicine, he explores the question of different water sources, water quality and how to remedy this, shedding light on contemporary medical attitudes to drinking water.

Keywords Joubert. Laurent. Drinking Water. Renaissance Medicine. Denis Duval. Water consumption. Montbrison. Lyon.

On suppose généralement que dans l'Europe moderne les gens ne buvaient pas d'eau ; c'était trop dangereux, risqué et généralement malsain.¹ Et pourtant il est clair que les Européens modernes ont déployé de grands efforts pour assurer un approvisionnement en eau potable, à des fins de consommation et pour la cuisine, si l'on pense à des projets d'infrastructure construits au cours de la période, des aqueducs et canaux aux fontaines urbaines, en France et ailleurs.² Et pour ceux qui ne voulaient pas ou ne pouvaient pas aller à la fontaine, les porteurs d'eau urbains vous livraient l'eau ; dans le Paris

1 Mantelli, Temporelli 2008, 152-3; Aymard 2003, 350.

2 Fournier 2016.

du dix-huitième siècle il y en avait près de trente mille.³ La difficulté pour l'historien est la banalité et l'ambiguïté de l'eau, ce qui signifie que nous devons chercher plus attentivement et à partir de différentes sources, empruntant attention au contexte.

C'est pourquoi un livre peu connu du médecin et chirurgien Laurent Joubert, le *Traicté des eaux*, est une source précieuse, comme j'espère le montrer dans ce chapitre. Joubert l'a vraisemblablement écrit en même temps qu'il écrivait son fameux *Traicté du ris*, c'est-à-dire pendant les quelques mois où il pratiquait la médecine à Montbrison en 1558-59, une ville de quelques milliers d'habitants dans les collines pas loin de Lyon. Les deux livres sont dédiés à un notable local, Jean Papon, auteur et juge royal,⁴ sont écrits en latin et sont de style similaire ; mais tandis que ce dernier a été publié, traduit et a trouvé la renommée, le premier traité est resté peu connu.

Que savons-nous de sa publication ? Tout d'abord, le *Traicté des eaux* a été publié pour la première fois dans le *Paradoxorum decas* (1561), dans lequel Joubert présente une série de questions ou de paradoxes en médecine.⁵ Joubert - natif de Valence, qui fait les études de médecine à Montpellier et en Italie, et devient professeur à Montpellier (1566) et premier médecin du roi à partir de 1579 - faisait partie de l'« économie mixte » des médecins de la Renaissance qui ont publié en français et en latin.⁶ Ses *Erreurs populaires* ont eu un tel succès que le livre a été traduit en latin,⁷ une indication de son importance pour la communauté médicale internationale. Mais si Joubert a écrit ou a traduit certains de ses livres en français - comme le *Traité du ris*, d'abord écrit en latin puis traduit par l'auteur en français⁸ - son étude des eaux a été écrite en latin, la traduction française n'apparaissant qu'en 1603, vingt et un ans après la mort de l'auteur.

Le nom de l'éditeur du *Traicté des eaux* n'apparaît pas sur la page de titre et n'est donc jamais mentionné dans les bibliographies et les catalogues ; par exemple, l'éditeur du livre n'est pas identifié dans l'entrée de Joubert dans le *Dictionnaire biographique de la Drôme* de Brun-Durand (1901). Mais l'énigme n'est pas difficile à résoudre puisque le lieu de publication est fourni : « Paris. Rue Saint Jean de Beauvais, à l'enseigne du cheval volant ». C'était en fait l'imprimerie de Denis Duval, qui était actif à cet endroit entre 1565 et 1619, ayant pris la suite d'André Wechel. À en juger par sa production de livres

³ De Font-Réaulx 2019, 36

⁴ Longeon 1977.

⁵ Amoureux 1814, 63, 66.

⁶ Worth-Stylianou 2014, 458.

⁷ Amoureux 1814, 48-50.

⁸ Amoureux 1814, 26.

imprimés, cinquante-six en tout, Duval s'est spécialisé dans les ouvrages de médecine et a traduit au moins un livre du latin.⁹

Les raisons pour lesquelles Duval a publié le livre sont pertinentes pour notre étude des perceptions de l'eau à boire pendant l'époque moderne. Il dit dans son introduction (« Epistre. L'Imprimeur au lecteur ») qu'il s'est trouvé impliqué dans un « discours sur la nature, qualité et diversité des eaux, avec grande variété et contrariété d'opinions et de raisons »; une discussion animée qui l'a amené à chercher des travaux sur le sujet, c'est alors qu'il est tombé sur le « petit traité » de Joubert. Duval dit : « ie me suis plusieurs fois esbahy [ébahi] de la nonchalance ou stupidité de la plupart », qui, devant quelque chose de si nécessaire à la vie que l'eau, ne prennent pas des mesures pour s'en fournir. « Il se trouve plusieurs pays, villes et maisons qui en souffrent incommodité très-grande et sont contraints de l'aller prendre bien loin, ou bien d'en user de très-mauvaise », en dépit du fait que Dieu nous fournissent de l'eau abondante sous forme de pluie, qui peut facilement être capturée et stockée et qui est « la plus délicate et la plus salubre de toutes les autres ».¹⁰

Le *Traicté des eaux* a la forme d'un essai, avec beaucoup de références à des autorités anciennes mais écrit dans un style facile à lire, et vise à faire face au « choix des eaux », « la conservation de la santé », comment les eaux « qui sont mauvaises se peuvent corriger et estre rendues bonnes à boire », et démontrer que « l'eau de pluie est par-dessus toutes les autres ». Il semble que Joubert ait été encouragé à écrire le livre, comme Duval pour le publier, par une discussion avec d'autres personnes (en l'occurrence Papon) sur les eaux de Montbrison, parce que Joubert commence son livre par le problème principal, c'est-à-dire que « de leur nature elles ne sont point bonnes », et elles deviennent encore pire pendant la chaleur des mois d'été. Les Montbrisonnais rectifient en faisant bouillir l'eau. Malheureusement, leur rappelle Joubert, faire bouillir les eaux les rend plus « espesses et seiches », dissipant ce qu'il y a de plus « subtil »; bouillir l'eau ne peut jamais rendre « sa substance delicate et soueue [suève] » une fois que ces qualités sont perdues, puisque la « pureté et sincerité naturelle » est transformée en vapeur. Avec un avant-goût de ses *Erreurs populaires*, Joubert note que son point de vue est contraire à « l'opinion commune de nos vulgaires medecins, que vous voyez partout ordonner pour bruvage aux malades de l'eau cuite ». C'est pourquoi il sent qu'il doit aborder les causes de cette contradiction.¹¹

Les eaux en question sont celles de la rivière, le Vizézy, qui traverse Montbrison et dont les habitants « ne goutte autre eau que

⁹ Delatour 1998, 47-9.

¹⁰ Joubert 1561, 1-2.

¹¹ Joubert 1561, 3-4.

celle », ¹² qui à cette époque alimentait également de nombreux moulins à eau. Il ne dit pas ce qui les rend mauvaises, si ce n'est que l'eau de rivière, telles celles de la Seine et du Tibre, et comme les habitants de Paris et de Rome en sont bien conscients, « est beaucoup meilleure avant les grandes chaleurs », ou comme l'écrivait Pline : « toute eau est plus douce en hyver, moins en esté & pointe en automne, et encore moins au temps des secheresses ». L'eau de rivière est l'un des cinq types « des eaux qui se boivent », les autres étant l'eau de pluie, l'eau de source, l'eau de puits et l'eau des marais, dont seulement la dernière est « tenue pour mauvaise ». ¹³

Dans le traité il ne parle pas spécifiquement des maladies, mais cela doit être sa principale préoccupation. En cette époque on parlait des « dysenteries » ou « fluxes », identifiées comme des maladies saisonnières, frappant surtout à la fin de l'été et au début de l'automne. Ses épidémies étaient assez localisées et étaient liées par des contemporains à des étés particulièrement chauds et secs, au cours desquels les sources d'eau devenaient soit dangereuses, soit complètement asséchées, forçant parfois les populations locales à s'approvisionner ailleurs. ¹⁴ Les Européens de l'époque moderne savaient, grâce à une longue expérience, quelles eaux étaient « meilleures » et de prendre certaines précautions quand il s'agissait de consommer de l'eau, même si leur raisonnement reposait nécessairement sur une philosophie médicale différente et même si leur efficacité serait souvent discutable du point de vue de la biomédecine moderne. ¹⁵ Cela deviendra tout à fait évident dans le traité de Joubert.

La qualité des eaux peut varier, et pour en juger nous devons utiliser nos sens : le goût, la vue et l'odorat (selon Galien). La meilleure eau (selon Dioscoride) est « pur et douce », dans le sens d'agréable et plaisant, et elle ne devrait pas avoir de couleur (comme nuageuse) ou d'odeur (une mauvaise odeur). En fait, elle devrait être « sans qualité », ce qui rend l'eau différente des autres choses que nous apprécions pour leurs qualités. ¹⁶ Joubert ajoute un quatrième sens utile pour évaluer la qualité de l'eau, le toucher, le plus important de tous, car il permet de mesurer la légèreté ou la lourdeur de l'eau. L'eau légère est bonne et saine si elle « passe aysément par les entrailles », les intestins étant les arbitres ultimes de la qualité de l'eau, de sa légèreté, de sa santé et de sa qualité. L'expérience est nécessaire afin de rendre un jugement, « autrement il peut advenir que celle que l'on estimera estre bonne [avec les autres sens], se trouvera pesante et

¹² Joubert 1561, 25.

¹³ Joubert 1561, 4.

¹⁴ Castenbrandt 2014; Haycock 2002.

¹⁵ Gentilcore 2020.

¹⁶ Joubert 1561, 5.

chargera les hypochondres », c'est-à-dire gonfler les facultés digestives, ce qui est désagréable et malsain.¹⁷

L'eau de pluie est la plus légère et la meilleure de toutes, nous dit Joubert, donnant l'exemple de « Monsieur Rondelet qui ne boit que de l'eau, le jugement duquel aigu & solide i'admire en toutes choses ».¹⁸ Joubert est l'élève de l'anatomiste et naturaliste Guillaume Rondelet, professeur de médecine et chancelier de la faculté de médecine de Montpellier, et Joubert écrit plus tard sa biographie, la *Vita Rondeletii*.¹⁹ Selon Joubert, Rondelet préférait l'eau de pluie, non seulement pour sa santé, mais aussi pour son goût agréable, « et m'a enseigné à l'estimer », évidemment pendant que Joubert était étudiant à Montpellier. En fait Joubert reviendra sur ce sujet dans ses *Erreurs populaires* quand, dans le premier chapitre de la deuxième partie, il exposera pourquoi et comment le vin doit être utilisé et discute des vertus de l'eau. Il cherche à démontrer, « par une enquête », comment on peut vivre « commodément, sainement et longuement » s'abstenant de vin.²⁰ Il sait que c'est une opinion inhabituelle à une époque où le vin était considéré comme la boisson la plus saine, semblable à notre propre sang, c'est pourquoi il l'offre ici comme une hypothèse. Pour la soutenir, il donne l'exemple des parties du monde où « pour l'ordonnance de Mahomet » les gens ne boivent pas de vin. Sont-ils malsains, faibles ou délicats en conséquence ? Non, répond Joubert, nous admirons au contraire leur force. « Ne dit-on pas, Il est fort comme un Turc ? ». En termes de leur « agilité, adverse, vivacité et autres vertus corporelles » ils sont l'égal des chrétiens : un jugement favorable, rare par l'époque.²¹ Et Joubert continue à remarquer que nous trouvons aussi des gens dans toute l'Europe chrétienne qui ne boivent pas de vin ; et, s'ils ont tendance à être « pauvres gens », les riches buvant du vin, ils n'en sont pas moins sains et actifs ; au contraire, « en nos montagnes [...] les pauvres ne boivent que de l'eau pure et si vivent plus longuement est sont moins souvent malades que ce du bas pays ».

Si l'eau de pluie est la meilleure à boire, elle est aussi la plus facilement corrompue, et donc doit être stockée « en lieu pur et net ».²² Joubert avertit que la citerne d'eau de pluie où elle est conservée doit être bonne et propre, ainsi que les canaux qui y mènent, qui doivent être en terre cuite et non en plomb qui, du fait de sa teneur en céruse, est nocif pour la santé. Si l'on exclut la pluie des orages, qui est

¹⁷ Joubert 1561, 8.

¹⁸ Joubert 1561, 21.

¹⁹ Siraisi 2007, 125-7.

²⁰ Joubert 1561, 1-3.

²¹ Dursteler 2014.

²² Joubert 1561, 20.

malsain, devenant comme de l'eau chauffée par le feu, l'eau de pluie est « sans doute un bruvage incomparable et la plus convenable qui soit à toute creature vivante », possédant « quelque divine nature » et « tout nécessaire à la vie et accroissement des choses ». ²³ Sa bonté est attestée par la croissance des plantes, mais aussi par « les grenouilles, qui crient de joye quand elles attendent la douceur de la pluie, de laquelle elles donnent certain presage ». ²⁴

Quand il s'agit de notre santé, il est préférable d'utiliser notre propre eau locale, et à l'apprécier, s'assurant qu'elle est la meilleure qu'elle puisse être, plutôt que de désirer les eaux d'ailleurs. Les citernes devraient suffire à nos besoins, dit Joubert, comme elles sont à Venise, où des citernes publiques et privées existent. En fait, les Vénitiens dépendaient de l'eau des citernes pour leurs besoins en eau douce jusque dans les années 1880. ²⁵ Une situation similaire prévaut dans la ville d'Aubenas, selon Joubert, où chaque maison a une citerne et où « ces peuples ne boivent eau que de la pluie et se portent tres bien ». ²⁶ Aubenas, en Ardèche, était connue comme « la ville sans eau », jusqu'à ce que l'eau y soit apportée par des pompes en 1863. Paradoxalement, vu les éloges de Joubert sur la ville, 1560 voit la première année où le conseil municipal discute du problème de l'insuffisance de l'approvisionnement en eau. ²⁷ Peut-être Joubert en était-il conscient, car il note que l'un des inconvénients de l'eau de pluie est qu'il y a pénurie lorsque le temps est chaud et sec et que les citernes sont vides, alors les utilisateurs des citernes doivent compter sur d'autres eaux, chose qui leur a appris à quel point l'eau de pluie est bonne. ²⁸ Ça s'appelle faire de nécessité vertu !

Compte tenu de ces limites, Joubert se lance dans une discussion sur la façon de « rendre bonnes celles qui sont mauvaises ». Ainsi, les puits devraient être tirés souvent, pour déplacer l'eau autour. C'est pourquoi les puits communs publics fournissent une meilleure eau (citant Pline) et pourquoi les gens qui empêchent les autres d'utiliser leurs puits ne sont pas bien conseillés, et enfin, pourquoi l'eau des puits des moines est bonne, car ils permettent à tous de puiser de l'eau, par charité. ²⁹

Si on doit vraiment boire de l'eau mauvaise il existe plusieurs « remèdes ». On peut y tremper l'herbe *amara[n]thus*, « que nous appelons passevelours », qui rend toute eau « plus salulaire » et lui donne le

²³ Joubert 1561, 22-3.

²⁴ Joubert 1561, 24-5.

²⁵ Gentilcore 2021.

²⁶ Joubert 1561, 27.

²⁷ Charay 1990.

²⁸ Joubert 1561, 28.

²⁹ Joubert 1561, 28.

couleur du vin.³⁰ Et cela nous ramène à la question épineuse à savoir si faire bouillir (« cuire ») l'eau la rende bonne ou mauvaise, une pratique pas rare, à en juger par des références dans les livres de diététique de l'époque.³¹ La raison derrière cela n'a rien à voir avec nos propres idées sur la pureté de l'eau, mais visait à rendre l'eau plus attrayante pour les sens : légère, claire et insipide.

Joubert semble déchiré entre la sagesse des Anciens et sa propre expérience, un paradoxe pas inhabituel à la Renaissance. Selon Galien tout ce qui est cuit devient plus salé et plus amer, même l'eau la plus parfaite ; il imite l'effet du soleil sur l'eau de mer, qui est de la rendre salée, puisque les parties subtiles et plus douces sont forcées dans l'air.³² C'est pourquoi pendant l'été de nombreuses eaux ne sont pas aussi bonnes et pourquoi les eaux de la rivière ont leur eau la plus lourde (et donc mauvaise) au-dessus. C'est aussi pourquoi ceux qui pensent que toute eau donnée aux malades doit être d'abord bouillie se trompent, puisqu'ils la rendent seulement plus lourde et moins douce. Pensent-ils que les eaux les plus subtiles et les plus légères sont les meilleures pour la santé, alors que les plus épaisses et lourdes sont mieux pour les malades ? C'est peut-être mieux que les malades ne boivent pas d'eau froide, mais ce n'est pas de raison de le faire cuire pendant si longtemps.³³

Cependant, les eaux de Montrbrison et d'autres cours d'eau et des sources qui sont déjà fortement chauffées par le soleil ne bénéficieront pas de l'ébullition, dont les effets sont encore plus grands que la chaleur du soleil. Le seul remède pour les eaux chauffées comme celles de Montrbrison est de « les faire passer par l'alambic ». Ce processus de distillation sépare la partie la plus lourde et la plus épaisse de l'eau et les parties les plus fines et les plus légères qui, au lieu de s'évaporer et de se perdre dans l'air, sont ramassées, les rendant plus légères et plus saines.³⁴ Le sable est également utilisé pour nettoyer l'eau, par exemple par les marins en haute mer qui l'utilisent pour rendre douce l'eau salée. Les eaux sont conditionnées par les terres qu'elles traversent, telles que les mines, acquérant des qualités nouvelles et différentes dans le processus, comme le limon et la boue ; filtrés à travers le sable, ils peuvent perdre ces qualités acquises.³⁵ Les eaux qui acquièrent simplement les sédiments des terres qu'ils traversent, devenant plus épaisses et nuageuses, mais sans mauvais goût (comme les eaux du Tibre, de la Seine et de la Saône) sont

³⁰ Joubert 1561, 29.

³¹ Gentilcore 2020.

³² Joubert 1561, 31.

³³ Joubert 1561, 33-4.

³⁴ Joubert 1561, 42.

³⁵ Joubert 1561, 44.

facilement retournées à leur état primaire en les stockant dans des récipients en terre cuite, de sorte que les matériaux se déposent. En effet, si on est pressé, il suffit de les passer à travers « par le feutre ou autre gros drap » pour les éclaircir.³⁶

De son *Traicté des eaux* que pouvons-nous apprendre sur Joubert l'auteur et sur la place de l'eau dans la société moderne ? L'essai de Joubert aborde une question spécifique, à savoir les eaux de Montbrison et leur traitement, dans le contexte de la connaissance contemporaine des eaux. Comme on peut s'y attendre d'un médecin de la Renaissance, sa compréhension du monde naturel est basée sur les anciennes autorités (comme on le voit dans son classement des différentes sortes d'eau), tempérée par les pratiques et les débats contemporains (comme faire bouillir ou non l'eau), et sa propre expérience en tant que médecin (comme ne boire que de l'eau). Joubert n'est pas réticent à exprimer une opinion qui va à l'encontre du savoir commun, ainsi semble même s'en délecter : faire bouillir l'eau n'est pas la réponse aux problèmes des eaux de Montbrison. En ce qui concerne l'eau elle-même, il est évident que les gens buvaient l'eau, soit seule soit en mélange avec d'autres boissons comme le vin. Ils évaluaient soigneusement les qualités des différentes eaux, selon les critères disponibles à l'époque ; et quand ils n'avaient pas de bonne eau à la hauteur de leurs normes, ils prenaient des mesures pour y remédier.

Bibliografia

- Amoreux, P.-J. (1814). *Notice historique et bibliographique sur la vie et les ouvrages de Laurent Joubert*. Montpellier: Tournel.
- Aymard, M. (2003). « Mediterraneo et altri mondi d'acqua ». Teti, V. (a cura di), *Storia dell'acqua. Mondi materiali et universi simbolici*. Roma: Donzelli, 347-55.
- Baudry, H. (2014). « De vive voix : Joubert père et fils et l'interprétation de Guy de Chauliac aux XVI^e-XVII^e siècles ». *Réforme, Humanisme, Renaissance*, 78, 75-90. <https://doi.org/10.3406/rhren.2014.3364>.
- Brun-Durand, J. (1901). *Dictionnaire biographique et biblio-iconographique de la Drôme*. Grenoble: Librairie Dauphinoise.
- Castenbrandt, H. (2014). « A Forgotten Plague: Dysentery in Sweden, 1750-1900 ». *Scandinavian Journal of History*, 39, 612-39. <https://doi.org/10.1080/03468755.2014.953199>.
- Charay, J. (1990). *La conquête de l'eau par Aubenas*. Aubenas-Vals: Lions Club.
- de Font-Réaulx, C. (2019). « Du porteur au consommateur d'eau. Parcours et quantités d'eau livrées dans les foyers parisiens au XVIII^e siècle ». *Histoire & Mesure*, 34(2), 31-66. <https://doi.org/10.4000/histoiremesure.10354>.

³⁶ Joubert 1561, 45.

- Delatour, J. (1998). *Les livres de Claude Dupuy: d'après l'inventaire dressé par le libraire Denis Duval, 1595: une bibliothèque humaniste au temps des guerres de religion*. Villeurbanne: Éd. de l'ENSSIB; Paris: École des chartes. Mémoires et documents de l'École des chartes 53.
- Dursteler, E. (2014). « Bad Bread and the 'Outrageous Drunkenness of the Turks': Food and Identity in the Accounts of Early Modern European Travellers to the Ottoman Empire ». *Journal of World History*, 25(2-3), 203-28. <https://doi.org/10.1353/jwh.2014.0023>.
- Fournier, P. (2016). « Entre technique et politique. Les adductions d'eau dans les capitales provinciales en France du XIV^e au XVIII^e siècle ». *Histoire, Économie et Société*, 35(3), 76-96. <https://doi.org/10.3917/hes.163.0076>.
- Gentilcore, D. (2016). *Food and Health in Early Modern Europe*. London: Bloomsbury.
- Gentilcore, D. (2020). « From 'Vilest Beverage' to 'Universal Medicine': Drinking Water in Printed Regimens and Health Guides, 1450-1750 ». *Social History of Medicine*, 33(3), 683-703. <https://doi.org/10.1093/shm/hky109>.
- Gentilcore, D. (2021). « The Cistern-System of Early Modern Venice: Technology, Politics and Culture in a Hydraulic Society ». *Water History*, 13, 375-406. <https://doi.org/10.1007/s12685-021-00288-2>.
- Haycock, D. (2002). « Exterminated by the Bloody Flux ». *Journal for Maritime Research*, 4, 15-39. <https://doi.org/10.1080/21533369.2002.9668318>.
- Joubert, L. (1561). « Aquarum saluberrimam esse pluvialem et omnium aliarum vitia coctione non emendari. Ad celeberrimum legim interpretatem Do. Io. Papon, forensis galliae suprafectum dignissimum ». *Paradoxorum decas prima atque altera*. Lugduni: ad Salamandrae, 110-47 (paradoxe V).
- Joubert, L. (1587). *Première et seconde partie des Erreurs populaires, touchant la médecine et le régime de santé*. Paris: Claude Micart.
- Joubert, L. (1603). *Traicté des eaux*. Paris: Denis Duval.
- Longeon, C. (1977). « Laurent Joubert et Louys Papon à Goutelas. Le *Traicté du ris* ». *Bulletin de l'Association d'étude sur l'humanisme, la réforme et la renaissance*, 7, 9-11. <https://doi.org/10.3406/rhren.1977.1050>.
- Mantelli, F.; Temporelli, G. (2008). *L'acqua nella storia*. Milano: FrancoAngeli.
- Siraisi, N. (2007). *History, Medicine and the Traditions of Renaissance Learning*. Ann Arbor, MI: University of Michigan Press.
- Worth-Stylianou, V. (2014). « Concurrent Publication of Medical Works in Neo-Latin and French in Early Modern France ». *Canadian Review of Comparative Literature / Revue Canadienne de Littérature Comparée*, 41(4), 456-76. <https://doi.org/10.1353/crc.2014.0040>.

